HASSAN DAOUD

Ce jeune homme dont nous ne savions pas ce qu'il était,
ce que son destin ferait de lui

Al-Mustaqbal, n° 2547, 4 mars 2007.

Traduit de l'arabe par Yves Gonzalez-Quijano

CE QUE JE GARDE DE LUI ? Sa gentillesse, son amitié que j'ai cru perdue mille fois avant de l'entendre m'appeler au téléphone, ou même par le seul fait de voir son nom s'afficher sur le petit écran de mon portable... Ce que je garde de lui ? Ses appels, le vendredi ou le jeudi pour me demander ce que je faisais le lendemain. Sa façon d'arriver à la maison, avec sa grosse veste de cuir dont je m'entêtais à lui dire, chaque fois que je la lui prenais pour la mettre sur un cintre, qu'elle pesait bien vingt kilos. Le voir arriver chez moi, avec cette vieille veste de toujours, héritage du temps révolu de la jeunesse, de ce temps auquel il manque quelque chose depuis qu'il n'y a plus que moi pour y penser. Ce que je garde de lui ? La clé de ma maison au village que je lui tendais avec cette recommandation : « Voilà ta chambre, Joseph, pour toi tout seul ! », et me sentir heureux en lui disant cela. Ce que je garde de lui ? Le voir s'animer durant une soirée entre amis et se mettre à parler sans plus s'arrêter, ou bien au contraire le trouver atone et lui glisser, avant de commencer à ne plus supporter ce silence : « Alors, te voilà bien silencieux aujourd'hui... » pour qu'il participe à la discussion après des heures de mutisme, sans que je puisse lui en vouloir, moi, d'avoir en partie gâché une soirée dont je me réjouissais tant... Nos réconciliations quand j'étais moi-même allé trop loin, quand je m'étais laissé emporter et que je lui avais dit des choses blessantes à propos d'un de ses articles, lorsqu'il me souriait pour me ramener au calme, ce sourire qu'on

ne peut pas oublier quand on l'a vu. L'entendre s'exclamer : « Chacun son tour ! », quand je le laissais, sans mot dire, exposer des positions politiques qui n'étaient pas à mon goût. Ce que je garde de lui ? Notre capacité à dépasser nos différences, y compris politiques, convaincu qu'il n'était plus lui-même dans ce qu'il écrivait. C'était une véritable épreuve pour moi, moi qui me vante d'être capable de réconcilier n'importe qui dans ce domaine, tout simplement parce que je n'aime pas cela, parce que je n'y comprends rien. Je répétais toujours que ce que je pouvais penser sincèrement sur ces questions, ce n'était rien de plus que 5 % de ce que j'aimais chez lui. Le reste, les 95 % en plus, c'étaient toutes ces autres choses, sa gentillesse, son amitié, sa générosité aussi. Ce que je garde de lui ? Sa générosité, cette générosité qui me faisait dire qu'il finirait par se détester lui-même si, d'aventure, il lui arrivait de garder quelque chose pour lui ! Cette générosité dont on pourrait parler pendant des heures, en racontant par exemple « cette fois-là, quand nous étions encore bien jeunes, et que je lui ai dit : "Alors comme ça tu vas à Paris et tu ne m'emmènes même pas avec toi ?" » Et continuer à l'intention de mon auditoire : « Et vous savez ce qu'il a fait ? Il est allé à l'agence, il m'a acheté un billet pour Paris et il m'a dit en me le donnant : "J'ai encore 5000 francs : moitié pour toi, moitié pour moi et quand on sera fauché, on vendra notre montre !" Tout ça en défaisant son bracelet !!! » Ce que je garde de lui ? Sa générosité, lorsqu'il venait chaque jour à l'hôpital, par exemple, sans jamais être en retard. Sa générosité et son charme puisque les deux vont ensemble et qu'un homme généreux est également un charmeur. Un charme qu'il savait faire agir de plus d'une manière. Sa façon d'apparaître, de s'occuper de ses invités chez lui, sa main amicale sur une épaule pour chasser une poussière... Ce que je garde de lui ? Sa photo, jeune homme, en 1979, avec à l'arrière-plan un paysage en Iran qu'il était allé visiter cette année-là. Ce qu'il racontait de ce pays, ses blagues à propos de Maroun Baghdadi et de sa manière de s'asseoir en présence du Guide suprême de la révolution... Ses histoires sur son séjour à Paris, sur ce moment terrible, décisif, où il faut choisir entre boire son café et rester passer au lit. Il racontait comment il avait trouvé là-bas, à Paris, une machine qui était à la fois un réveille-matin et une machine à café : « A neuf heures, quand ça sonne, le café est dans la tasse que tu as préparée la veille ! » Le réveiller à six heures, à Paris, alors qu'il avait encore besoin de trois bonnes heures de sommeil et lui dire : « Tout ça, c'est la faute de cet appartement minuscule ! » Et continuer, alors qu'il était encore à moitié endormi : « Quelle idée aussi d'avoir été chercher cet appartement-là dans tout Paris ! » Ce que je garde de lui ? Ses blagues, des blagues dans l'air du temps et qu'il choisissait pour voir la réaction des autres, les voir rester étonnés un instant avant d'éclater de rire avec lui en posant une main sur son épaule car, quand on est vraiment amis, chacun accepte de jouer le rôle que les autres attendent de lui. A certains moments, de telles blagues étaient nécessaires pour que les uns et les autres puissent redevenir ce qu'ils avaient été, autrefois, avant que passent toutes ces années. Ce que je garde de Joseph, ce sont ces années où nous nous amusions et qu'il me demandait : « Vas-y, fais ma nécro ! » C'était en 1977, il avait 28 ans. Il m'a rappelé une fois que je l'avais rédigée cette année-là et que nous l'avions « publiée » dans une revue, *Al-Hurriyya*, en remplaçant son nom par celui de quelqu'un d'autre. On s'amusait bien. Ensemble, on signait un article en réponse à un autre de Hazem Saghieh, et je sais bien maintenant que c'était moins pour réfuter ses arguments que pour s'amuser. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où il faut dire bien fort que l'amitié est plus importante que le reste et que la politique ce n'est jamais que 5 % de ce qu'on aime chez un ami. Ce que

je garde de lui, ce sont ces années qu'on appelle les années de jeunesse et que je ne peux imaginer sans lui. Des années où il m'apparaît à chaque fois d'une manière différente. Cette jeunesse durant laquelle Joseph voulait perpétuellement savoir qui il était, ce qu'il fallait faire, à un âge où beaucoup de ceux qui écrivaient se trouvaient déjà bien contents d'être devenus célibataires. Et puis cela n'a plus été suffisant. Joseph a expliqué qu'il partait pour Paris pour ne plus revenir. Comme ça, en laissant derrière lui toute une vie d'engagements. On aurait dit qu'il avait choisi de prendre pour ligne de conduite une autre définition de la vie, lui qui m'était apparu, la première fois que je l'avais rencontré, comme celui qui était capable d'être à la fois un écrivain exigeant et un père de famille. Il était casanier à cette époque, même si sa nature le poussait à coup sûr à ne pas rester fidèle à cette image d'un homme accroché à sa femme. Ce que je garde de lui, c'est de l'avoir connu d'assez près pour suivre cette aventure dans tous ses détails, pour croire cet homme lorsqu'il disait ne pas craindre la mort, ne pas vouloir qu'elle vienne lorsqu'elle n'aurait plus grand-chose à faucher. C'est Hazem Saghîé, foudroyé par la mort de May, puis par celle de Joseph, qui m'a raconté comment il lui avait opposé une résistance insurmontable lorsqu'il lui avait demandé, lui Hazem, d'aller chez un médecin ou bien à l'hôpital. A Beyrouth également, il me répondait qu'il se soignait en réduisant un peu les cigarettes. Il n'avait pas voulu se faire soigner, passer un examen d'aucune sorte. Il voulait que les choses suivent leur cours, sans rien y changer.